

Bulletin monumental

Tome 183-4
2025



Société française d'archéologie

Comité des publications	Élise BAILLIEUL Maître de conférences, université de Lille Françoise BOUDON Ingénieur de recherches honoraire, CNRS Isabelle CHAVE Conservateur général du patrimoine, sous-directrice des Monuments historiques et des sites patrimoniaux (ministère de la Culture) Alexandre COJANNOT Conservateur en chef du patrimoine, conservation régionale des Monuments historiques Grand Est (ministère de la Culture) Thomas COOMANS Professeur, University of Leuven (KU Leuven) Nicolas FAUCHERRE Professeur émérite, université d'Aix-Marseille Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP Général de corps d'armée (Armée de terre), docteur en histoire de l'art et archéologie Étienne HAMON Professeur, université de Lille Dominique HERVIER Conservateur général du patrimoine honoraire Bertrand JESTAZ Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études Clémentine LEMIRE Conservateur du patrimoine, directrice des musées de Châlons-en-Champagne Emmanuel LITOUX Conservateur du patrimoine, responsable du pôle archéologie, conservation du Patrimoine de Maine-et-Loire Emmanuel LURIN Maître de conférences, Sorbonne Université Jean MESQUI Ingénieur général des Ponts et Chaussées, docteur ès Lettres Jacques MOULIN Architecte en Chef des Monuments Historiques Dominique PARIS-POULAIN Maître de conférences émérite, université de Picardie Jules Verne Philippe PLAGNIEUX Professeur, université de Paris I Panthéon-Sorbonne, École nationale des chartes Pierre SESMAT Professeur émérite, université de Lorraine Éiane VERGNOLLE Professeur honoraire, université de Franche-Comté
-------------------------	---

Directrice des publications	Jacqueline SANSON
Rédacteur en chef	Étienne HAMON
Actualité	Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP
Chronique	Dominique HERVIER
Bibliographie	Dominique PARIS-POULAIN
Secrétaire de rédaction	Morgane MOSNIER
Infographie et PAO	David LEBOULANGER
Selecteur	Marc SANSON

Bulletin monumental

Tome 183-4

2025

Toute reproduction de cet ouvrage, autre que celles prévues à l'article L. 122-5 du Code de la propriété intellectuelle, est interdite, sans autorisation expresse de la Société française d'archéologie et du/des auteur(s) des articles et images d'illustration concernés. Toute reproduction illégale porte atteinte aux droits du/des auteur(s) des articles, à ceux des auteurs ou des institutions de conservation des images d'illustration, non tombées dans le domaine public, pour lesquelles des droits spécifiques de reproduction ont été négociés, enfin à ceux de l'éditeur-diffuseur des publications de la Société française d'archéologie.

© Société française d'archéologie

Siège social : Cité de l'Architecture et du Patrimoine, 1, place du Trocadéro et du 11 Novembre,
75116 Paris.

Bureaux : 5, rue Quinault, 75015 Paris, tél. : 01 42 73 08 07

Revue trimestrielle, t. 183-4, décembre 2025

ISSN : 0007-4730

CPPAP : 0426 G 86537

ISBN : 978-2-36919-214-5

Les articles pour publication, les livres et articles pour recension
doivent être adressés à la Société française d'archéologie,
5, rue Quinault, 75015 Paris
secretariat-redaction@sfa-monuments.fr

Les publications de la SFA sont disponibles en vous adressant directement à la SFA

<https://www.sfa-monuments.fr/>

ou auprès de notre distributeur : les Éditions Faton
[https://www.faton.fr/Livres/Livres partenaires/](https://www.faton.fr/Livres/Livres%20partenaires/)

BIBLIOGRAPHIE

Mottes castrales

André BAZZANA, De terre et de bois, la « Poype »... de Bresse, Dombes et Val de Saône, X^e-XIII^e siècle, Bourg-en-Bresse, Patrimoine des Pays de l'Ain, 2022, 23 cm, 240 p. – ISBN : 978-2-90765-668-9, 28 €.

(Collection « Patrimoines des Pays de l'Ain », n°19)

Il est des sujets qui, après un engouement marqué par une focalisation quasi obsessionnelle de la recherche, connaissent une éclipse d'autant plus prononcée. C'est le cas des mottes, dont l'étude a été portée au firmament par les historiens-archéologues des années 1970-1980. Les chercheurs dont les travaux portaient sur les cadres socio-politiques d'un territoire au Moyen Âge central se devaient de prendre en compte ce nouvel objet d'investigation. La motte était alors qualifiée de « castrale », pour son caractère fortifié, ou de « féodale », même si son intégration dans les hiérarchies socio-politiques ne s'est souvent réalisée que dans un second temps, après une phase de pullulation de sites adultérins. Michel Bur, André Debord et de nombreux autres, à la suite du doyen De Bouard, voyaient dans la motte « l'instrument » de la mutation voire de « la révolution féodale », le type même de fortification facile à ériger, de terre et de bois, par tout chevalier entreprenant et soucieux d'imposer son pouvoir à un environnement conquis par le glaive et la razzia. Des inventaires systématiques ont alors été lancés dans de nombreuses régions, opérant des comptages de sites inédits, pour certains non renseignés par les sources écrites. Toute cette activité de recherche sur un sujet neuf a placé au second plan le château dit « de pierre », dès lors associé à la vie nobiliaire, que l'on considérait connue, et à une lecture relevant de l'histoire de

l'art, jugée aléatoire en l'espèce. Il fallait alors repérer, topographier, fouiller des mottes pour apprêter ce que l'on considérait comme le premier type de « château fort », de part et d'autre de l'an mil et jusqu'à l'absorption de cette génération spontanée de sites fortifiés par le maillage des châtellenies dans le courant des XII^e-XIII^e siècles.

Or, à partir de la fin des années 1990, le regard s'est porté sur d'autres thèmes et la motte est passée de mode. Sans doute cette désaffection s'explique-t-elle par le renouvellement générationnel des chercheurs, amenés à se pencher sur des thèmes de recherche différents de ceux qui ont porté la carrière de leurs aînés ? Peut-être aussi la multiplicité des travaux réalisés dans presque tous les types de territoire a-t-elle abouti à des résultats moins probants que ce qu'ils pouvaient laisser espérer ? De fait, la motte est devenue un objet d'étude du passé. Hormis quelques chercheurs tenaces, tels Daniel Mouton dans les Alpes méridionales ou Philippe Racinet à Boves, les enquêtes sur ce faciès de la fortification médiévale sont à leur tour tombées en désuétude.

L'ouvrage proposé par André Bazzana, dans la collection « Patrimoines des Pays de l'Ain » (qui avait déjà permis à Alain de Kersuzan de faire paraître le précieux *Châteaux et fortifications au Moyen Âge dans les montagnes de l'Ain* en 2015), est intéressant à plus d'un titre car il est à la fois historiographique et militant. Dans l'introduction, l'auteur annonce qu'il ne s'agit pas de « la synthèse que tout le monde attend ». Pourtant, son expertise dans le domaine de l'histoire médiévale en général et de la question de l'occupation du sol et de l'archéologie de la fortification en particulier – A. Bazzana est directeur de recherche émérite au CNRS – lui confèrent suffisamment d'autorité morale pour porter le projet. C'est, au demeurant, ce que souligne Paul Cattin, dans sa préface.

Étayé par un précieux répertoire des sites entrant dans le faciès étudié (p. 208-236, non paginé), l'ouvrage est très largement un exposé historiographique. Après un propos liminaire sur le « pays des poypes », permettant au lecteur de se familiariser avec le territoire pris en compte (la Bresse, les Dombes et le Val de Saône, dans l'ensemble donc le département de l'Ain), une première partie rappelle combien la perception de ces poypes a pu être fantasmée jusque dans les années 1960. Puis, l'auteur expose comment la recherche sur les mottes a démarré sur des bases scientifiques dans les années 1970 et comment elle s'est nourrie de véritables fouilles archéologiques. Enfin, un dernier chapitre lui permet d'insister sur les apports de la recherche sur les mottes et partant sur l'enjeu qu'il y a de la réactiver.

La bibliographie ne se contente pas des travaux du département ou même de la région : elle est conçue de manière historiographique et propose des sections chronologiques avec des césures en 1874 (les « premières études ») et en 1939 (« Études anciennes »), la dernière période (1940-2017) présentant des travaux récents. Si les deux premières sections restent centrées sur les rares travaux portant sur l'Ain, la dernière mélange des publications locales et des travaux d'autres régions (le Nord ou le Sud-Ouest de la France, la Champagne, l'Alsace, l'Auvergne, la Normandie, la Provence), quelques études anglaises (les villages désertés de Maurice Beresford) ou allemandes (le Husterknupp d'Adolf Herrnbrot) et même des ouvrages plus éloignés du sujet (Philippe Ariès, Jean Guilaine ou Emmanuel Le Roy-Ladurie).

L'ouvrage est intéressant à plus d'un titre. D'abord, il propose un état des lieux régional avec un inventaire des sites de mottes du département. Aujourd'hui passés de mode, en ce qu'ils manquent souvent de rigueur dans la définition des

BIBLIOGRAPHIE

critères pris en compte, les inventaires restent précieux comme base de travail et de réflexion. Ici, le répertoire s'appuie sur les mentions des sources médiévales et sur les observations d'érudits des XIX^e-XX^e siècles. Pour autant, on ne comprend pas pourquoi les « multiples mollards ou molards », « petites poypes » aussi qualifiées localement de « poëpi », n'ont pas été intégrés : les raisons de cette discrimination dans le crible de l'inventaire ne sont pas énoncées.

L'ouvrage est très abondamment illustré et sa lecture en est ainsi rendue très agréable (même si les nombreux emplois de sections de la Tapisserie de Bayeux peuvent apparaître un peu convenus). Le terme de « poype » est l'appellation générique qui sert, dans les territoires constituant le département de l'Ain et plus largement dans les terres d'Empire comprises entre les Alpes, le Jura et le Rhône, à désigner un tertre artificiel : les mentions « *motta seu poypia (...) cum porprisio et fossatis* » (Sermoyer 1288), « *castrum et poypia* » (Monthieux, 1271), « *domus et poypia (...) justa poipiam de Tornoux* » (Chaveyriat) ou encore « *turris quadratus cum poypia parva* » (Miribel, 1327) sont explicites. Les sources les désignent aussi souvent sous l'appellation de « molard » (ainsi le site de La Molardièr à Lent, ou les deux mottes de Coutelieu, l'une nommée La Poipe, l'autre Le Mollard). Comme ailleurs, le territoire étudié fournit son lot de mottes multiples (Bény, Grièges, Malafratz, Mercey-sur-Saône, Tossiat) et de tertres reconvertis en pôle ecclésial (Illiat).

Le titre de l'ouvrage, « De terre et de bois », est sans doute réducteur en ce qu'il cantonne les mottes à un type de construction un peu stéréotypé (souligné ici par la récurrence de la broderie de Bayeux). En effet, les fouilles de D. Mouton à Niozelles ou de Florent Hautefeuille à la Truque de Maurélis ont montré que des mottes ont été érigées dès la seconde moitié du X^e siècle avec des structures maçonnes. Mais peu importe ici, car ces sites, sans doute un peu exceptionnels, n'invalident pas la forte présence des constructions de bois sur les tertres érigés entre le X^e et le XIII^e siècle. La lecture du répertoire des sites amène à constater la faible prise en compte des basses-cours, sans doute en raison de leur effacement topographique (beaux exemples à Saint-Étienne-sur-Chalaronne ou Saint-

Jean-de-Thurigneux). Les recherches que l'auteur appelle de ses vœux gagneraient à tenter d'établir les hiérarchies entre ces mottes, parfois très menues, et à les réinsérer dans une lecture politique, celle de la territorialisation des pouvoirs, cette démarche n'étant évidemment possible qu'à partir du moment où la documentation écrite renseigne les statuts des lieux. Les mentions rassemblées par l'auteur aux XIII^e-XIV^e siècles révèlent qu'un grand nombre de ces sites (parfois quatre, cinq voire six par commune) a rapidement été ravalé au rang d'arrière-fiefs quand ils n'ont pas été déclassés préocurement. L'usage des termes *domus* ou *harbergamentum* le traduit assez clairement, le mot *castrum* étant généralement réservé aux sites maîtrisant la haute justice.

A. Bazzana dépiste un panorama historiographique à l'aune de son vécu comme acteur de la recherche. Ce faisant, il rend compte de l'effervescence d'une époque (la recherche des années 1970-1980) et attire l'attention sur un délaissé nuisible à la pertinence des recherches dans le domaine des premières formes de sites fortifiés médiévaux, tant le phénomène des mottes lui semble majeur. De fait, la récente table-ronde organisée en 2023 à Sabres (Landes), par Alain Champagne et Patrice Conte, ou la lecture des *Bilans scientifiques régionaux* semblent lui donner raison. Au-delà de sa dimension purement scientifique, cet ouvrage, teinté de souvenirs de jeunesse, est aussi un hommage amical à Jean-Michel Poisson et à d'autres compagnons de fouille (pour certains disparus, tels Johnny de Meulemeester ou Yves Montmessin).

Christian Rémy

Architecture princière

Hervé MOUILLEBOUCHE, *L'hôtel des ducs de Bourgogne puis logis du roi à Dijon, Ciry-le-Noble, Centre de Castellologie de Bourgogne*, 2024, 4 vol., 2284 p., 980 fig. et ill. en n. & bl. et en coul., cartes, plans, glossaire – ISBN : 979-10-95035-37-7, 30 € par vol.

Monumental. C'est le premier adjectif qui vient à l'esprit lorsqu'il s'agit de qualifier la monographie qu'Hervé Mouillebouche vient de consacrer à l'ancien hôtel des ducs de Bourgogne à Dijon,

devenu logis royal au cours de l'Époque moderne, et plus communément désigné aujourd'hui sous l'appellation de Palais des États. Monumental, car ce *magnum opus* ne compte pas moins de quatre volumes, totalisant plus de 2000 pages, dont près de 700 sont consacrées à l'édition de sources en grande partie inédites. Le résultat de douze années de travail, durant lesquelles l'infatigable H. Mouillebouche n'aura fait qu'élargir son champ de recherches et ses ambitions. Dès 2014, en effet, l'auteur avait consacré un premier livre au logis et à la tour construits par Philippe le Bon dans les années 1450, qui constituent – avec les cuisines de 1425 – les principaux vestiges conservés du monument médiéval. Il avait ensuite élargi ses recherches à l'ensemble de l'hôtel ducal au Moyen Âge, pour un mémoire inédit d'habilitation à diriger des recherches soutenu en 2019 et constituant le cœur de l'ouvrage publié aujourd'hui. Depuis, pour faire bonne mesure, l'auteur a souhaité traiter également de la destinée de l'hôtel à l'Époque moderne et au-delà, de façon à embrasser toute l'histoire du monument, des origines à nos jours. Le résultat est une somme complète – mais non définitive, selon le vœu de l'auteur – sur cette résidence ducale puis royale au cours de plus d'un millénaire d'existence. Le monument méritait bien un tel honneur : il est inutile de rappeler l'importance historique du lieu pour Dijon et la Bourgogne, particulièrement à partir du XIV^e siècle, lorsque les ducs font de la cité leur capitale. En outre, malgré sa notoriété, l'hôtel de Dijon restait jusqu'ici un monument fort méconnu, même dans le milieu scientifique. Certes, les modernistes pouvaient s'appuyer sur l'étude de référence fournie dès 1972 par Yves Beauvalot et consacrée à l'édifice créé par les architectes du roi à partir de 1681. Mais les médiévistes restaient sur leur faim : bien sûr, on connaissait la fameuse tour de Philippe le Bon, qui domine encore aujourd'hui le palais du haut de ses 42 mètres, ainsi que les vestiges du logis neuf et les célèbres cuisines, mais la plupart de ces vestiges restaient difficilement accessibles et fort peu étudiés, sinon par le prisme d'érudits locaux à l'origine d'une production éculée et semée d'erreurs. Quant au reste de l'hôtel médiéval, sacrifié au palais de l'Époque moderne, il paraissait à jamais perdu pour la science... jusqu'à ce qu'intervienne H. Mouillebouche.

À vrai dire, l'auteur n'était pas démunie face au travail qui l'attendait, car s'il ne restait plus guère de vestiges de l'hôtel en dehors des éléments susmentionnés, l'édifice subsistait en filigrane à travers un recueil de sources archivistiques d'une richesse extraordinaire : les comptes du baillage de Dijon, conservés aux Archives départementales de la Côte-d'Or et bien connus de tous les historiens bourguignons, mais jamais exploités de façon systématique. Sur le parchemin de ces registres dormaient en effet des milliers de mentions relatives aux travaux d'entretien, de construction ou d'aménagement de l'hôtel entre le début du XIV^e siècle et le début du XVII^e siècle, mais dont l'immense majorité se concentre entre 1350 et 1475, période où la documentation est véritablement pléthorique. Une abondance de sources sans laquelle rien n'aurait été possible, mais qui n'était pas pour autant synonyme de facilité, bien au contraire... Il faut donc saluer le courage de l'auteur, qui a su non seulement s'attaquer à ce corpus intimidant, mais encore en extraire la substantifique moelle, celle qui a permis de restituer l'hôtel des ducs de Bourgogne dans son état des XIV^e et XV^e siècles. Car c'est là le grand œuvre d'H. Mouillebouche : être parvenu, en exploitant ces innombrables indications écrites – en apparence imprécises, désordonnées et absconses – à redonner corps à un édifice vaste et complexe, en constante évolution au fil des décennies et des siècles, et presque entièrement disparu aujourd'hui. On imagine les années de réflexion et de travail nécessaires pour croiser ces mentions écrites aussi nombreuses qu'insaisissables avec les rares certitudes offertes par l'examen du parcellaire et des vestiges en place, pour régresser à tout petits pas depuis l'état actuel du monument jusqu'à celui des périodes les plus lointaines et les plus méconnues, et enfin pour donner corps aux hypothèses de recherche à l'aide de nombreuses restitutions infographiques en trois dimensions. Une telle tâche s'assimilait à reconstituer une sorte de gigantesque puzzle dont presque toutes les pièces seraient invisibles... Pourtant, à force d'un travail acharné, le puzzle a fini par s'assembler. Et même si – l'auteur insiste sur ce point – le résultat demeure en partie hypothétique et par définition invérifiable faute de vestige, force est de constater que, dans la grande majorité des cas, la cohérence du faisceau d'indications concordantes semble bel et bien

confirmer les conclusions proposées. Ce travail de restitution constitue à l'évidence – au moins aux yeux des historiens de l'art – l'accomplissement majeur du travail d'H. Mouillebouche. Gageons que sa réussite appelle la répétition de la démarche en d'autres lieux, pour les rares monuments bénéficiant d'un corpus de sources écrites comparable.

L'aboutissement que représente ce travail de restitution n'est pas le seul but atteint par l'auteur, dont l'ouvrage est loin de constituer une simple monographie : au-delà du monument lui-même en effet, et de l'histoire de sa construction, c'est toute l'histoire des ducs et duchesses de Bourgogne – et plus tard celle des représentants du roi – qui est retracée, autour de questions cruciales comme celle de la relation entretenue par le pouvoir avec cette ville de Dijon qui s'érige progressivement en capitale de duché, celle du glissement qui transforme peu à peu le personnel d'un « hostel » en une véritable cour au cérémonial bien établi, ou encore celle de l'émergence d'une hiérarchie spatiale et fonctionnelle autour de la chambre ducale. Par la diversité des problématiques envisagées, l'ouvrage d'H. Mouillebouche s'inscrit donc à la croisée entre de multiples approches et disciplines : histoire politique et sociale, histoire administrative, histoire de l'art, archéologie du bâti, histoire des techniques... Tout cela sans compter la publication déjà évoquée d'un impressionnant corpus de sources inédites, ainsi que la présence non moins remarquable d'un précieux glossaire de termes relatifs à l'histoire de la construction. À vrai dire, les multiples facettes de l'ouvrage – Jean Mesqui, dans la préface, évoque un kaléidoscope – pourraient presque laisser penser qu'il s'agit d'un véritable fourre-tout, mais il faut plutôt y voir un coffre rempli de richesses variées, où le lecteur sera libre de puiser comme bon lui semble...

À ce titre, il convient d'évoquer brièvement la teneur de l'ouvrage, dont l'organisation – c'est l'un des rares défauts qu'on pourrait lui reprocher – n'est pas des plus intuitives, ni des plus linéaires. Le premier volume, en particulier, se distingue par son hétérogénéité, car il contient non seulement une introduction critique à l'historiographie du monument, mais aussi un catalogue iconographique réunissant la quasi-totalité des anciens plans, relevés et vues

de l'édifice, ainsi qu'une présentation des résultats obtenus par les quelques opérations archéologiques, récentes ou non, dont le site a pu bénéficier. Les contraintes éditoriales ont aussi poussé l'auteur à placer ici deux annexes qui auraient pu faire objet d'un cinquième volume : d'une part un conséquent dossier de notes destinées à justifier les reconstitutions proposées à partir des mentions extraites des sources écrites ; et d'autre part un passionnant glossaire recensant tous les termes relatifs à la construction ou au bâtiment employés dans les sources exploitées par l'auteur, essentiellement celles des XIV^e et XV^e siècles. Riche d'environ un millier d'entrées, ce glossaire dont la portée dépasse largement le cadre de la Bourgogne sera du plus grand intérêt pour tous les médiévistes.

Le deuxième volume est consacré à l'histoire de l'édifice et de sa construction, depuis les origines de Dijon jusqu'à la fin du Moyen Âge, avec toutefois une extrême prédominance accordée aux XIV^e et XV^e siècles, période cruciale et remarquablement documentée. On serait embarrassé si l'on devait présenter tous les renouvellements apportés par l'auteur dans cette partie qui constitue le cœur même de son travail : c'est presque toute l'histoire de l'hôtel et de sa construction, de son entretien, de ses agrandissements, de ses transformations, qui se révèle dans toute sa profondeur. On y perçoit en filigrane la vie quotidienne à l'hôtel ducal, son cérémonial, ses événements particuliers comme les naissances princières, et surtout les vicissitudes d'un chantier quasi permanent, que l'on peut suivre pratiquement au jour le jour, avec ses projets, ses imprévus, ses inachèvements, ses changements de parti, ses dégradations, ses interruptions hivernales, avec un luxe de détails parfois stupéfiant. À ce titre, on sait gré à l'auteur de n'avoir pas passé sous silence des anecdotes triviales mais égayantes et parfois édifiantes, comme le soin que l'on prend à déplacer un nid de cigognes qui obstruait une cheminée, ou les dégâts commis par un porc-épic domestique... Parmi les renouvellements les plus importants pour l'histoire de l'art, outre la restitution même de la morphologie toujours changeante de l'hôtel, citons la mise en évidence de la chronologie de la construction de la tour de Bar, l'identification à travers les comptes d'une cuisine à cheminée centrale de bois, portée par d'immenses poutres

croisées, ou encore la restitution très précise des « galeries rouges » construites pour Marguerite de Bavière entre 1414 et 1417, dont on peut suivre la genèse depuis l'établissement du dessin primordial jusqu'à la confection des banquettes gazonnées qu'abritait le préau... Un autre point d'orgue se trouve dans l'analyse de la genèse du logis neuf de Philippe le Bon, construit entre 1449 et 1455, mais curieusement précédé d'une dizaine d'années par la tour d'escalier construite en façade sur la cour. L'auteur rapproche d'ailleurs la structure de cette tour d'escalier et celle de la superbe tour de la Terrasse – caractérisées toutes deux par la présence d'une vis secondaire hors-œuvre desservant des niveaux supérieurs plus vastes – de la tour Jean sans Peur à Paris, édifiée par le père de Philippe le Bon. En outre, il s'appuie sur plusieurs indices tangibles pour interpréter le niveau sommital de la tour de la Terrasse, non comme un simple belvédère, mais bien comme un véritable observatoire avant la lettre, à destination de l'astronome du duc, Henri Arnault de Zwolle. Plus globalement, l'auteur souligne la sobriété du décor sculpté, étonnante pour une résidence princière de cette époque, mais compensée par une véritable profusion de luxueuses tapisseries, dont Philippe le Bon était friand et qui sont souvent évoquées dans les comptes.

Nous passerons plus rapidement sur le troisième volume, consacré à l'Époque moderne et contemporaine, où l'analyse de l'auteur se fait un peu plus brève, en raison de sources moins pléthoriques et de la conservation de la plupart des bâtiments édifiés depuis la fin du XVII^e siècle. L'apport d'H. Mouillebouche n'en est pas moins très significatif, en particulier pour toute la période entre la fin du XV^e siècle et la première moitié du règne de Louis XIV, qui n'avait tout simplement jamais été étudiée sérieusement. S'inscrivant en rupture, le dernier tiers du même volume est consacré à une synthèse concernant différents aspects de l'édifice : l'occupation de l'hôtel par les ducs à travers le temps ; l'évolution des techniques de construction et des matériaux employés, où l'on découvre notamment le glissement progressif qui s'opère depuis les couvertures de laves (c'est-à-dire de lauzes) jusqu'à celles de tuiles ; la façon d'habiter les espaces et d'y mettre en place une hiérarchie sociale et curiale... L'ensemble s'achève par

quelques belles lignes au cours desquelles l'auteur souligne le fait que l'hôtel ducal du XV^e siècle était davantage marqué par la dissimulation que par l'ostentation : le pouvoir ne s'y impose pas spécialement par l'image architecturale extérieure, mais par l'espace hiérarchisé qui s'offre – ou qui se refuse – à celui qui y pénètre, jusqu'à la personne même d'un prince qui tend peu à peu à cultiver son inaccessibilité. Quant au quatrième et dernier volume, il est tout entier consacré à une édifiante sélection – de 600 pages ! – du corpus de sources inédites utilisées par l'auteur, principalement issues des registres du baillage de Dijon mais complétées de mentions moins nombreuses en provenance de divers autres fonds.

On l'aura compris, le travail d'H. Mouillebouche constitue un accomplissement remarquable en tous points, doublé d'un véritable tour de force. Les esprits les plus tatillons ne regretteront que la relative faiblesse du corpus d'illustrations à l'intérieur du deuxième volume, qui obligera souvent le lecteur non expert à feuilleter impatiemment les autres livres pour connaître l'aspect de certains éléments évoqués dans le texte... Plus globalement d'ailleurs, malgré la plume plaisante et accessible de l'auteur, l'ouvrage ne sera pas forcément d'un abord facile pour ceux qui ne connaissent pas déjà le monument : il faut faire l'effort de s'y plonger et de s'imprégner de la nomenclature – souvent évolutive au fil du temps – des multiples ouvrages, espaces et salles de l'hôtel. Au fil des pages toutefois, et à mesure qu'on se familiarise avec les différents bâtiments, tout finit par s'éclairer d'un jour mutuel. Cette lente progression – presque cette initiation – est en quelque sorte le prix à payer pour découvrir les trésors de connaissances que recèle le grand œuvre d'Hervé Mouillebouche.

Denis Hayot

Marc FAVREAU, *Le château de Cadillac. De la demeure du « demi-roi » au monument historique (fin du XVI^e siècle-début du XXI^e siècle)*, Saint-Quentin-de-Baron, Éditions de l'Entre-deux-Mers, 2021, 26 cm, 382 p., 174 fig. et fig. coul., plans, index – ISBN : 978-2-37157-046-7, 32 €.

Le château de Cadillac, à une trentaine de kilomètres au sud-est de Bordeaux, est l'un des plus importants

monuments élevés en France sous le règne d'Henri IV. Bâti pour Jean-Louis de Nogaret de La Valette, cadet de Gascogne devenu duc d'Épernon, pair et colonel général de l'infanterie de France par la faveur d'Henri III dont il fut l'un des « archi-favoris », ce grand édifice apparaît comme une démonstration monumentale, l'*« emblème d'un lignage »* ainsi que le note Anne-Marie Cocula dans sa belle préface. Cette grande construction a de longue date attiré l'attention des érudits et différentes publications, où se signalent entre autres les noms de Charles Braquehaye et Paul Roudié, ont apporté de nombreuses informations à son sujet. Cet intérêt n'a fait que croître après la fermeture en 1952 de la prison qui avait été établie dans le château. Parmi les principaux travaux qui lui ont depuis été consacrés, il faut ainsi citer le livre que Jacques d'Welles lui a dédié dès 1960, les recherches entamées peu après par Joël Perrin et poursuivies jusqu'à sa disparition prématurée en 1999, celles menées par Catherine Duboy-Lahonde, et la thèse que Sophie Fradier a soutenue en 2016 sur les frères Souffron, où Cadillac figure en bonne place. Le livre que publie Marc Favreau, version remaniée du mémoire inédit d'une habilitation à diriger des recherches soutenue en 2007, s'inscrit donc dans la suite de ces différents travaux, dont il a bénéficié, mais a le grand mérite de proposer une vision à la fois large et précise du sujet.

Devenu riche et propriétaire d'importantes seigneuries par son mariage en 1587 avec Marguerite de Foix-Candale, petite-fille d'Anne de Montmorency, le duc d'Épernon était notamment entré en possession de Cadillac. Cette terre avait un statut particulier parmi ses biens puisque c'est là que son épouse fut inhumée en 1593, dans la collégiale fondée par ses ancêtres. On comprend donc que Jean-Louis de Nogaret ait choisi de faire bâtir en ce lieu son grand château, dont le chantier fut ouvert en 1599. Le duc, qui n'avait pas la faveur d'Henri IV et vivait alors retiré loin de la cour, fit avancer avec vigueur les travaux : en 1604, il avait fait achever la maçonnerie de la moitié du corps principal, en fond de cour, avec le pavillon d'angle correspondant et le grand escalier dressé dans l'axe, et faisait travailler au second-œuvre tout en lancant la construction de la seconde moitié du corps principal. Après l'assassinat du roi et le changement de situation poli-

BIBLIOGRAPHIE

tique qui en découla, le chantier avança plus lentement et l'aile sud ne fut achevée qu'en 1620. Le mur de clôture du côté de l'entrée fut élevé en 1626-1628 et l'aile nord ne fut terminée qu'en 1634.

Toutes les étapes de l'histoire du château sont examinées avec la même attention et en s'appuyant toujours sur de nombreuses sources : après l'étude du chantier et de ses suites, un chapitre est consacré à l'analyse de la période bien moins glorieuse qui suivit la mort en 1661 du deuxième et dernier duc d'Épernon et qui vit le château, déjà décrit comme « tombant en ruine » en 1677, être privé au milieu du XVIII^e siècle de ses ailes et de pavillons, avant de faillir être entièrement détruit pour récupérer ses matériaux ; l'achat de la propriété par l'État en 1818 pour y installer une « maison de force » pour femmes puis son usage pour enfermer des jeunes filles conditionnèrent son destin jusqu'en 1952, avant que ne s'engagent les travaux qui permirent progressivement de restaurer le château et de l'ouvrir au public.

La construction et l'architecture du château, auxquels est consacrée la plus grande partie de l'ouvrage, sont également abordées sur tous les plans possibles. D'intéressantes pages sont ainsi consacrées à tous les acteurs du chantier, des représentants du duc aux artisans divers, aux différents matériaux employés, aux très importantes cheminées, avec leurs incrustations de marbre, aux décors, aux jardins... Il est impossible d'examiner ici tous ces sujets et nous nous limiterons donc à en évoquer deux.

En matière de distribution, M. Favreau a pu rectifier la répartition des différents appartements, grâce à un inventaire dressé en 1652. Il a notamment pu établir que le duc occupait la moitié nord du corps principal au rez-de-chaussée, sous l'appartement du roi, tandis que le second appartement du premier étage, de l'autre côté de l'escalier central, était celui de la reine. Il a de même pu corriger la localisation de la chapelle du château, installée au premier étage du pavillon avant gauche. D'autres points, comme l'emplacement proposé pour la chambre dite Roquelaure, pourraient en revanche prêter matière à discussion. Avoir baptisé « appartement de la duchesse » la moitié sud du rez-de-chaussée du corps principal peut certes paraître logique mais, outre que le premier duc d'Épernon était veuf, sa belle-fille, fille légitimée

d'Henri IV, était installée en 1652 dans la petite chambre de l'appartement du roi, commodément située au-dessus de celle de son mari. Ce fait est à signaler car il amène à réfléchir sur l'usage de ces vastes appartements dits du roi et de la reine, qui n'étaient pas nécessairement inhabités hors des rares visites royales.

Le sujet le plus stimulant est cependant celui de la conception du château. On dispose en effet à ce sujet d'un texte remarquable, compris dans *l'Histoire de la vie du duc d'Espernon* publiée en 1655 par Guillaume Girard, qui fut longtemps son secrétaire. Manifestement bien informé, puisqu'il indique sans erreur la date de la pose de la première pierre, ce proche du duc raconte que son maître fut vivement encouragé à bâtir par le roi lui-même, qui en 1598 « fit tracer un plan pour Cadillac » et « lui fit donner parole par un de ses architectes qu'il le lui rendroit fait et parfait pour cent mille écus ». La question de l'identité de cet architecte est délicate à résoudre et l'on peut seulement noter avec M. Favreau que, parmi les noms proposés (notamment ceux de Jacques II Androuet du Cerceau et de Louis Métézeau), celui de Pierre Biard est peu crédible, puisqu'il n'a jamais été architecte d'Henri IV. On connaît en revanche les noms de ceux qui, sur place, furent à la tête du chantier : celui-ci fut dirigé de 1599 à 1603 par Pierre I Souffron, « architecte et ingénieur des bastimens de la maison de Navarre et conducteur du bastiment de Cadillac », ensuite remplacé par Gilles de La Touche-Aguesse. Si l'on suit le récit de Guillaume Girard, ces deux hommes, présentés comme « conduisant le bastiment » ou « contrerolleur », auraient donc été chargés d'exécuter les plans élaborés à la demande du roi. Mais S. Fradier et M. Favreau se sont à juste titre demandé s'ils se sont contentés de suivre les modèles élaborés par un autre ou s'ils n'ont pas fait évoluer le projet. Un dessin « pour la devanture du château de Cadillac » offre à ce sujet matière à réflexion. Ce plan montre en effet, entre deux petites salles, une chapelle de plan centré que S. Fradier a rapprochée de ce que le frère de Pierre I Souffron, Pierre II, a fait à la cathédrale d'Auch, idée reprise ensuite par M. Favreau. Si la destination de ce projet ne fait pas consensus (et nous devons ajouter que l'échelle qui y est portée montre que les dimensions des bâtiments représentés ne s'accordent pas très bien à

celles du château construit), on pourrait donc avoir là une trace de modifications apportées au projet initial par l'architecte chargé de la conduite, suivant un processus connu par ailleurs à la fin du XVI^e siècle. Il reste toutefois à identifier l'écriture des différentes annotations pour déterminer l'auteur de ce dessin et, ainsi, mieux comprendre l'élaboration des plans d'un château qui, comme ne le rend que plus évident le livre de M. Favreau, s'avère incontournable pour comprendre l'architecture française au tournant des XVI^e et XVII^e siècles.

Étienne Faisant

Demeures urbaines

Alain NAFILYAN (dir.), *La demeure urbaine à pans de bois*, Paris, Éditions du Patrimoine, 2023, 24 cm, 395 p. – ISBN : 978-2-7577-0864-4, 39 €.

Cet ouvrage consacré aux pans de bois urbains se place dans la continuité des dix-sept volumes déjà dédiés à ce type de construction et publiés à partir des années 1960, selon une thématique géographique, par le Centre de Recherches des Monuments Historiques. Ce nouvel *opus* propose la publication d'une sélection de trente-deux relevés, pour certains inédits, issus des riches collections constituées depuis 1942-1943 par ce service du ministère de la Culture. La documentation graphique est précédée d'une introduction d'une soixantaine de pages écrite par Alain Nafilyan, laquelle intègre deux chapitres, l'un consacré aux images médiévales rédigé par Florence Journot (six pages), l'autre à la dendrochronologie par Yannick Le Digol (trois pages).

À partir d'un corpus varié d'images, Florence Journot traite à la fois du métier de charpentier, avec la question de l'évolution des outils au fil des siècles ou de la diversité des étapes du chantier, mais questionne également la nature des élévations des pans de bois représentés. À ce sujet, l'auteur souligne que si le pan de bois peut être souvent associé à une construction rapidement érigée et à un habitat urbain sériel, il sert aussi de toile de fond à des personnages nobles, preuve s'il en était encore besoin que ce type de construction n'est pas l'apanage des seules couches populaires.

BIBLIOGRAPHIE

Le chapitre suivant arbore un titre volontairement provocateur : « la dendrochronologie, une discipline devenue indispensable pour dater les demeures en pan de bois ». Bien entendu, les historiens de l'architecture ne sont pas dépourvus de repères stylistiques ou d'évolution dans les mises en œuvre ou procédés techniques pour donner des fourchettes de datation des bâtiments en pans de bois. Ces estimations sont désormais plus faciles à établir en raison de la multiplication des analyses dendrochronologiques qui ont permis de baliser l'apparition ou la disparition de certains procédés. Par ailleurs, La multiplication des analyses dendrochronologiques a permis de récemment dater un édifice de Cahors, sis au 24 rue Saint-Urcisse, de 1253-1254¹, venant ainsi détrôner le plus ancien pan de bois conservé jusqu'alors en élévation à Orléans, une structure conservée au 9, rue des trois-Maries et datée de 1257 qui avait échappé à la connaissance de l'auteur. Enfin, on rappellera que la recherche de la date d'abattage des bois ne doit pas s'affranchir de l'étude archéologique du bâti, seule à même de comprendre la construction, de déterminer d'éventuels phasages, opérations préalables indispensables pour orienter efficacement la campagne de prélèvements des bois.

Quant à la riche synthèse proposée par A. Nafilyan, elle permet aux lecteurs d'aborder les différentes thématiques propres aux constructions urbaines en pans de bois, tant sur les matériaux, les ossatures principales et secondaires, les dispositifs d'encorbellement, que sur leur implantation, qui génère parfois des types particuliers (maisons d'angle, maisons à galerie). À la suite de l'introduction s'enchaînent trente-deux études de cas qui, outre les relevés, sont accompagnées d'un rapide historique, d'une courte analyse et d'une bibliographie, le tout illustré de documents graphiques anciens ou actuels. Ainsi cette édition offre-t-elle une plus-value aux lecteurs par rapport aux recueils précédents. On saura donc infiniment gré à Alain Nafilyan d'avoir republié des relevés dont la qualité, la précision et le détail permettent d'apprécier la haute technicité des pans de bois et de mettre ainsi en valeur un mode de construction aux antipodes d'une architecture de second ordre. On signalera les apports inédits des relevés plus récents de la maison de Montmorency à Car-

cassonne datant de 1993 ou ceux de la maison 54, rue Saint-Pierre à Caen, aux extraordinaires décors de gypserie finement reproduits. Ces nouvelles planches montrent tout l'intérêt qu'il y aurait à continuer ces campagnes de relevés techniques, lesquelles complètent utilement les nombreuses études actuelles sur les pans de bois en lien avec les opérations d'archéologie du bâti.

Julien Noblet

1. Voir actualité dans *Bulletin monumental*, 182-1, 2024, p. 67-70.

Architecture religieuse

Laurence BAUDOUX-ROUSSEAU et Delphine HANQUIEZ (dir.), Les cathédrales d'Arras du Moyen Âge à nos jours, Actes du colloque des 4, 5 et 6 octobre 2017 – Université d'Artois, Aire-sur-la-Lys, ateliergalerieditions, 2020, 24 cm, 439 p., fig., plans. – ISBN : 978-2-916601-48-9, 35 €.

L'ouvrage dirigé par Laurence Baudoux-Rousseau et Delphine Hanquiez rassemble les interventions du colloque qui s'est tenu du 4 au 6 octobre 2017 à l'université d'Artois. Il s'ouvre par une préface de Jean-Michel Leniaud qui dresse brièvement l'histoire de la destruction de l'ancienne cathédrale d'Arras, Notre-Dame-en-Cité, au cours de la période révolutionnaire, et énumérant les travaux, peu nombreux, des différents auteurs qui s'intéressèrent à cet édifice disparu, jusqu'à la dernière étude en date, étoffée mais désormais ancienne, que l'on doit à Pierre Héliot¹. Si les vingt contributions du volume, divisées en deux grandes parties équilibrées, entendent renouveler nos connaissances sur la cathédrale médiévale détruite d'Arras en embrassant des thématiques larges (partie 1), elles s'intéressent également à l'église qui la remplaça à partir de 1804 pour accueillir le siège de l'évêque : l'ancienne abbatiale Saint-Vaast (partie 2).

La première partie s'ouvre par la contribution d'Agnès Graceffa sur les sources du récit hagiographique de saint Vaast et leur apport pour préciser nos connaissances historiques sur le premier évêque (entre 500 et 540) et saint patron d'Arras. Charles Mériaux étudie quant à lui la situation singulière de la cité – pourtant pas unique dans le nord de la Gaule à cette période – qui resta sans

évêque entre la fin du VII^e siècle et 1093, la charge épiscopale d'Arras incombe alors à l'évêque de Cambrai. L'absence d'évêque résident profita au développement de l'abbaye Saint-Vaast qui s'imposa progressivement comme l'un des principaux lieux de pouvoir au détriment du pôle cathédral. La composition et les revenus du clergé de la cathédrale dans la deuxième partie du Moyen Âge sont analysés par Bernard Delmaire. En procédant à une relecture des sources anciennes, il nuance la notion d'évêques bâtisseurs fréquemment mise en avant dans l'historiographie et réhabilite le rôle du chapitre dans le financement de la reconstruction de la cathédrale. Celui-ci bénéficiait alors d'importants revenus issus de son petit mais riche diocèse.

Les cinq articles suivants s'intéressent plus spécifiquement à des thématiques relevant des domaines de l'archéologie et de l'histoire de l'art. Alain Jacques présente d'abord les résultats des quatre sondages réalisés en 1991 sur l'emplacement de la cathédrale disparue (actuelle place de la Préfecture). Ces derniers révèlent une occupation continue du site depuis le milieu du V^e siècle et accréditent l'hypothèse d'une présence chrétienne à Arras avant l'arrivée de saint Vaast au début du VI^e siècle. Le chœur et le transept de la cathédrale Notre-Dame-en-Cité, édifiés entre 1160 et 1180 environ, sont ensuite étudiés par D. Hanquiez. En s'attachant à restituer les dispositions des parties orientales et à les replacer au sein de la production architecturale du premier art gothique, l'auteure revient au passage sur certaines analyses proposées par P. Héliot en 1953. Elle s'oppose à ce dernier en restituant un chœur conçu dès l'origine avec une chapelle axiale. Sa relecture du monument bénéficie, en outre, de la découverte récente de treize relevés d'architectes inédits, datés de la seconde moitié du XVIII^e siècle et conservés dans les fonds du cabinet des dessins du musée du Louvre.

Raphaël Coipel esquisse quelques aspects de l'histoire du trésor de la cathédrale, qui se constitua progressivement au cours des siècles au gré des donations de puissantes personnalités issues du clergé local ou de la noblesse. En grande partie démantelé à la Révolution, le trésor contribua, grâce à ses reliques, à façonner l'histoire longue de la cathédrale et de son chapitre et revêtait un

BIBLIOGRAPHIE

rôle important dans le contexte d'émulation avec l'abbaye Saint-Vaast.

Un article consacré aux éléments conservés du retable de l'autel de la Manne présente un aperçu de la richesse du décor intérieur de la cathédrale. Les six statuettes d'albâtre étudiées par Marie-Lys Marguerite, dont deux furent redécouvertes en 2013 sur le marché de l'art, appartenaien à un groupe sculpté plus important centré autour du thème de la Vierge à l'Enfant. Elles constituent de précieux témoins de la production artistique arrageoise du début du XVI^e siècle au sein de laquelle l'auteure s'attache à préciser leur place. L'embellissement de la cathédrale fait également l'objet de la contribution de L. Baudoux-Rousseau qui analyse les projets de réaménagement du chœur vers 1780 connus par les dessins conservés au Louvre. Cet ensemble documentaire illustre les débats qui occupèrent les chanoines et l'évêque pour le renouvellement du décor de leur église. Christophe Leduc clôt la première partie consacrée à l'ancienne cathédrale médiévale en présentant l'organisation et les membres du chapitre d'Arras à la veille de la Révolution. Malgré la pauvreté des sources disponibles, il parvient à dresser un répertoire des chanoines et des dépendants de la cathédrale à partir d'une étude minutieuse des registres aux sépultures.

La deuxième partie de l'ouvrage, consacrée à Saint-Vaast d'Arras, s'ouvre par une contribution de Loraine Elsinga sur l'histoire architecturale de l'abbatiale avant sa reconstruction entamée au XVIII^e siècle. Succédant à trois états antérieurs, les travaux de l'église gothique furent réalisés en trois grandes campagnes : le chœur et la dernière travée de la nef entre 1259 et 1295, la nef et la façade occidentale dans la seconde moitié du XV^e siècle, puis les chapelles de la nef au cours du XVI^e siècle et dans les premières années du siècle suivant. L'auteure s'attache ensuite à retrouver les modèles de cet édifice, une tâche difficile tant l'iconographie disponible se montre parfois contradictoire, à l'image du plan du chevet dont les sources seraient à chercher soit dans l'architecture francilienne du XII^e siècle soit dans l'architecture picarde et champenoise du XIII^e siècle.

L'histoire de la reconstruction de l'abbatiale à l'Époque moderne est ensuite traitée par L. Baudoux-Rousseau

et Olivier Liardet. La première étudie les projets successifs des architectes consultés à partir de 1746, qui reflètent les débats de la seconde moitié du XVIII^e siècle sur les questions de style. Fermée au culte depuis 1741, l'église fut finalement reconstruite à partir de 1773, d'après les plans de Pierre Contant d'Ivry, avant que la Révolution ne porte un coup d'arrêt au chantier. Il revient au second d'analyser l'achèvement long et tumultueux de l'église au cours du XIX^e siècle. Encouragée par la décision de 1804 d'élever l'abbatiale au rang de cathédrale, la reprise des travaux s'enlisa devant les ambitions des architectes, les nombreuses modifications apportées au projet initial ou encore les contraintes de financements. L'auteur livre ici une belle étude de cas pour parvenir à démêler la complexité des archives du XIX^e siècle et mieux saisir leurs apports pour la compréhension d'un dossier aussi complexe.

La statuaire de la nouvelle cathédrale est étudiée à travers deux ensembles importants par Stéphanie Deschamps-Tan : un lot de cinq statues représentant la Vierge à l'Enfant et les quatre évangelistes, réalisées entre 1815 et 1823 par des sculpteurs proches du pouvoir mais dont la réception critique mitigée à la fin du siècle entraîna la dépose ; un groupe de sept statues religieuses, initialement réalisées à partir de 1874 pour orner le Panthéon à Paris mais qui seront finalement transférées en 1934 dans la cathédrale arrageoise. Les orgues des deux cathédrales d'Arras font l'objet de l'article suivant. David Dupire restitue leur histoire depuis le XII^e siècle en la confrontant aux connaissances récentes sur l'histoire générale de la facture d'orgue et en étayant son propos par de multiples comparaisons.

Suivent deux contributions sur la reconstruction entre 1919 et 1936 de la cathédrale éventrée par les bombardements de la Première Guerre mondiale. Les enjeux de la reconstruction et la réappropriation des ruines pour servir le roman national sont étudiés par Laurent Wiart, tandis qu'Audrey Cassan s'intéresse plus particulièrement au rôle joué par l'évêque Eugène Julien (1917-1930) pour accélérer l'achèvement des travaux. Cette contribution complète celle qui suit, signée par Bruno Béthouart, sur l'action pastorale des évêques successifs d'Arras depuis la Révolution jusqu'à nos jours.

Pierre-Louis Cusenier retrace l'évolution des abords des deux cathédrales d'Arras depuis le début du Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui, avant d'examiner plus en détail l'architecture de l'actuelle cathédrale et son insertion dans le tissu urbain. Les restaurations dont cette dernière a fait l'objet depuis les années 1980 sont finalement présentées par l'architecte en chef Étienne Poncelet en conclusion de la seconde partie de l'ouvrage (couvertures, éclairage intérieur, aménagements liturgiques, etc.).

Cette somme sur les cathédrales d'Arras forme, par la diversité et la complémentarité des thématiques abordées, illustrées par une iconographie de qualité, un volume d'une grande cohérence. La présentation de données inédites, issues de l'archéologie, de recherches dans les fonds d'archives ou encore des travaux de restauration, fait de ce recueil un nouvel outil scientifique indispensable pour toute étude à venir sur ces deux édifices insignes de l'histoire d'Arras et pourtant longtemps mis de côté par les spécialistes en raison du caractère lacunaire des constructions qui nous sont parvenues.

Nicolas Asseray

1. Pierre Héliot, « Les anciennes cathédrales d'Arras », *Bulletin de la Commission royale des monuments et des sites*, t. IV, Bruxelles, 1953, p. 9-109.

Architecture classique en Normandie

Étienne FAISANT (dir.), *L'architecture en Normandie à l'âge classique (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Actes du colloque du Centre culturel international de Cerisy-la-Salle tenu du 3 au 7 octobre 2018 (Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, t. XLIX), Caen, Société des antiquaires de Normandie, 2023, 336 p., fig. n. & bl. et coul. – ISBN : 978-2-919026, 39 €.

Organisé à Cerisy-la-Salle en 2018, le colloque dont sont issus ces Actes se voulait dans la continuité de ceux tenus en 1994 et 1998, consacrés respectivement à l'architecture du Moyen Âge et de la Renaissance en Normandie, et qui avaient fait l'objet en leur temps d'une riche publication en quatre volumes. L'objectif de cette nouvelle rencontre était naturellement de poursuivre ce tour d'horizon de l'architecture normande avec les monuments des XVII^e et XVIII^e siècles, trop

BIBLIOGRAPHIE

souvent délaissés dans la région en raison du nombre et de l'importance des édifices antérieurs, et ainsi de fournir une nouvelle impulsion aux études sur le sujet. Signe des temps, la publication est un peu moins luxueuse qu'il y a vingt ans, mais le fait que la direction du colloque et de sa publication ait été assumée par Etienne Faisant constituait un gage certain de qualité, et cette promesse n'est en rien déçue à la lecture. Notre estimé collègue livre d'ailleurs deux articles de sa plume au sein du présent volume, sans compter une brillante introduction, au détour de laquelle cet infatigable trouvailleur de sources ne peut s'empêcher d'attribuer, preuves à l'appui, le château de Beuville (ou Biéville), construit près de Caen à partir de 1726, au dessin de l'architecte Jean-François Blondel...

Après cette introduction déjà plus que prometteuse, l'ouvrage se compose de seize articles, tous d'un volume contenu et agrémentés d'une illustration de qualité, l'ensemble étant de surcroît organisé d'une façon très cohérente et satisfaisante pour l'esprit, et complété d'un index – autant de qualités qui ne sont pas toujours au rendez-vous dans les publications de ce type. La première partie de l'ouvrage réunit plusieurs contributions à portée synthétique, à commencer par celle que l'historien Alain Hugon consacre aux relations entre l'État monarchique et la province normande au cours de la période considérée. Dans une perspective plus originale, Alexis Douchin explore quant à lui, de son œil d'archiviste, la question de la réception de l'architecture à travers la littérature géographique et historique contemporaine. Enfin, dans une certaine continuité avec l'article précédent, Gilles Désiré dit Gosset se penche sur l'attitude de l'administration des Monuments historiques vis-à-vis des édifices de la période considérée en Normandie, qui ne suscitent qu'un intérêt bien tardif en dehors de quelques fleurons.

Viennent ensuite plusieurs communications consacrées aux grands programmes urbanistiques de trois villes normandes. Dans la première, Claire Étienne-Steiner nous offre un bel aperçu de l'évolution de la ville moderne du Havre, pour ainsi dire disparue en 1944, et marquée au cours du XVIII^e siècle par une forte activité de construction monumentale et d'urbanisme. Viviane Manase livre quant à elle un article passionnant

sur la reconstruction de Dieppe à la suite du bombardement incendiaire de 1694. Placée sous l'égide de l'architecte Antoine de Ventabren, cette reconstruction avait été régie par l'un des premiers règlements d'urbanisme connus, qui imposait aux habitants un module de façade uniforme et des caractéristiques techniques censées favoriser la résistance au feu – l'auteur montre d'ailleurs comment cette réglementation imposée se heurte aux besoins fonctionnels et pratiques des habitants, qui finiront par être autorisés à effectuer quelques ajustements. Dans un troisième volet enfin, É. Faisant se penche sur le cas de Caen, qu'il connaît si bien, et montre que l'impulsion à l'origine des travaux dans une ville de province ne provient pas, en général, du sommet de l'État, mais bien plus souvent de l'intendant lui-même et de son intérêt personnel en matière d'urbanisme ou de construction.

La partie consacrée aux « grandes demeures » s'ouvre sur un étonnant diptyque d'articles qui semblent se répondre l'un à l'autre. Dans le premier, le regretté Claude Mignot montre comment le château de Balleroy s'est trouvé à l'origine de nombreuses attributions infondées à François Mansart dans la région, mais aussi en quoi ces abus s'expliquent par le rayonnement immédiat de cette œuvre exceptionnelle. Dans le second, au contraire, É. Faisant adopte une sorte de posture inverse, puisqu'il se permet d'attribuer, preuves écrites à l'appui, plusieurs châteaux normands à l'action – ou du moins au dessin – de Jules Hardouin-Mansart : le célèbre château de Navarre, près d'Évreux, qui reprend le parti si original de Marly ; les agrandissements apportés au château de Gaillon par l'archevêque de Rouen Jacques-Nicolas Colbert ; et, enfin, la reconstruction du corps central du château de Thury-Harcourt.

Dans chaque cas, les sources mises en évidence par l'auteur – un récit de visite, une lettre de Fénelon, et une série de plans du fonds Robert de Cotte – montrent que les plans ont bien été dressés par Jules Hardouin-Mansart lui-même, alors que la direction des travaux a été confiée à un autre architecte – ce qui peut d'ailleurs expliquer certaines maladresses, notamment à Navarre, où l'on découvre au passage la raison d'être de la curieuse plate-forme au sommet du dôme...

Aussi concise que brillante, cette contribution constitue sans nul doute l'un des apports majeurs du colloque.

Après ce point d'orgue vient un autre binôme d'articles, comprenant celui d'Yves Lescroart, qui livre au lecteur un tour d'horizon éclairé des grands hôtels particuliers de Rouen, en s'efforçant de mettre en évidence les inspirations à l'origine des différents partis architecturaux. L'auteur rapproche notamment le décor de la façade sur cour de l'hôtel d'Aigle d'un décor intérieur réalisé à Fontainebleau par le Primatice, et souligne l'originalité des portes à arcs polygonaux de la façade sur rue de l'hôtel Bésuel, qui évoquent l'hôtel de Pierre à Toulouse et, plus lointainement encore, la Porta Pia de Rome. En contrepoint de ce panorama d'une richesse étonnante, l'article de Julien Deshayes présente le cas de Valognes, ville royale du Cotentin qui doit son surnom de « Versailles normand » au fait d'avoir été massivement investie par les aristocrates au cours du XVIII^e siècle. Ici aussi, les nombreux hôtels s'inscrivent dans les grandes tendances contemporaines, mais l'échelle des édifices et leur qualité architecturale accusent un écart important avec les grands exemples rouennais.

L'architecture religieuse bénéficie de la contribution synthétique d'Emmanuel Luis sur les églises normandes de l'époque considérée, et de celle qu'Alexandre Gady consacre aux bâtiments monastiques de l'abbaye aux Hommes de Caen – l'auteur insiste sur la qualité de l'architecture sobre et élégante développée ici par les mauristes, mais aussi sur le rôle joué par la personnalité de Jacques Bayeux dans la construction d'un programme dont les plans avaient été dressés par Guillaume de La Tremblaye. Enfin, Christine Gouzi présente l'église de l'abbaye de Mondaye et son décor encore entièrement conservé *in situ*, remarquable ensemble réalisé à la charnière du XVIII^e siècle sous l'égide du chanoine Eustache Restout, beau-frère de Jean Jouvenet et oncle de Jean Restout, tous deux peintres du roi ; la question des inspirations parisiennes et versaillaises est donc abordée une nouvelle fois ici. L'architecture fortifiée n'est pas oubliée non plus, grâce à l'article de Nicolas Faucherre sur la mise en défense du Cotentin par Vauban à la suite du désastre de la bataille de Barfleur.

Enfin, les dernières contributions retracent le parcours de deux archi-

tectes actifs dans la région au cours du XVIII^e siècle. Ainsi Sophie Poirier-Haudébert s'intéresse-t-elle au destin étonnant de Jacques-Antoine Basché, ingénieur-géographe des Ponts-et-Chaussées à ses débuts mais auteur en Normandie d'une carrière chaotique d'architecte, au cours de laquelle il réalise notamment le palais épiscopal de Coutances et le château de Boucéel, sur le modèle des maisons de campagne conçues par Jacques-François Blondel. Vincent Droguet se penche quant à lui sur le versant normand de l'œuvre d'Antoine-Mathieu Le Carpentier, qui s'est efforcé, malgré sa réussite à Paris, de toujours entretenir les liens qui l'unissaient à sa Normandie natale pour obtenir des commandes, dont celle de l'hôtel de Ville de Rouen, qui ne s'est jamais concrétisée.

On l'aura compris, la plupart des contributions de ce colloque envisagent leur sujet en partie sous l'angle des relations avec les grands modèles parisiens ou versaillais, ce qui est naturel puisque, comme le souligne É. Faisant dans l'introduction, il n'existe guère de grande architecture spécifiquement normande à l'époque considérée. Ce constat explique d'ailleurs en partie le relatif désintérêt des chercheurs envers cette période dans la région, qui rendait la présente publication si nécessaire. Espérons que la riche moisson de renouvellements qui en résulte fournira l'impulsion utile non seulement à la continuation des recherches sur cette période, mais aussi à l'organisation d'un colloque consacré à l'architecture du XIX^e siècle en Normandie, afin que se poursuive le cycle débuté il y a désormais trente ans.

Denis Hayot

Cartographie

Juliette DUMASY-RABINEAU, Camille SERCHUK, Emmanuelle VAGNON (dir.), Pour une histoire des cartes locales en Europe au Moyen Âge et à la Renaissance, Paris, Éditions Le Passage, 2022, 24 cm, 305 p., nb. fig. – ISBN : 978-2-84742-483-6, 35 €.

Cet ouvrage rassemble les Actes du colloque dédié à « la cartographie à grande échelle en Europe, au Moyen Âge et à la Renaissance », organisé du 15 au 16 octobre 2019 par Juliette Dumasy-Rabineau, Camille Serchuk et Emma-

nuelle Vagnon aux Archives nationales (site de Paris) et à l'hôtel Duplanloup d'Orléans. Prolongeant les réflexions abordées au même moment par l'exposition « Quand les artistes dessinaient les cartes : vues et figures de l'espace français, Moyen Âge et Renaissance » des Archives nationales, ce livre propose à la fois un approfondissement thématique, un élargissement géographique (de la France à l'Europe), et des pistes de renouvellement historiographique. En 305 pages richement illustrées, les dix-neuf contributeurs – anglophones ou francophones – proposent en effet une multitude de propositions permettant de mesurer la richesse de ce champ de recherche et d'en identifier les principales lignes de force.

La constitution du corpus repose sur le croisement de deux critères : les cartes doivent d'abord être locales, mais également avoir été réalisées sans instruments (ou principalement sans instruments). Ce choix méthodologique permet de se focaliser sur des pratiques de représentation de l'espace ne plaçant pas les mathématiques au fondement de leur rapport au réel, et donc de prendre le contrepied d'une historiographie s'étant longtemps intéressée à l'émergence des normes de la cartographie moderne. Tenant résolument à distance la « révolution cartographique » portée par les ingénieurs à partir du milieu du XVI^e siècle, le corpus témoigne de l'existence d'un autre modèle, reposant sur les « pourtraits » de paysages et s'attachant à représenter l'espace de manière sensible, sans forcément s'astreindre à de laborieuses mesures, parfois superflues. Qu'il s'agisse de productions destinées à établir le droit et la fiscalité, à gérer le foncier ou à fixer les frontières, cette cartographie locale permet en outre d'élargir un champ disciplinaire longtemps tourné – pour la période médiévale – vers l'étude des portulans et des mappemondes.

Le livre est structuré en trois parties. La première comporte six contributions et s'attache à saisir les spécificités du corpus (fonctions des productions, spécialisation progressive des auteurs, contextualisation de l'acte cartographique, processus de validation). Ces thématiques sont au cœur des cent premières pages de l'ouvrage. L'analyse matérielle n'est cependant pas en reste, qu'il s'agisse de réfléchir aux supports et aux dimensions des œuvres, à leur

rapport à l'écrit (choix des toponymes, renvois à des textes d'accompagnement) ou encore aux liens qu'elles entretiennent avec la peinture. La seconde partie porte quant à elle sur le rapport entre savoirs théoriques et pratiques. Les sept contributions qui la composent proposent une approche sociale et culturelle du métier de cartographe. S'inscrivant initialement dans le monde des peintres et des enlumineurs, le milieu des professionnels de la carte s'est progressivement ouvert à d'autres types d'acteurs (arpenteurs, architectes, ingénieurs), induisant une transformation des pratiques et une recomposition des normes du champ. Les différents articles s'attachent alors à identifier des normes figuratives partagées, à étudier la dépendance de la carte vis-à-vis des listes et des textes, ou encore à suivre la progressive diffusion des pratiques de mesure. L'intérêt porté aux commanditaires et aux logiques de recrutement des cartographes permet enfin de suivre la transformation des critères d'évaluation des productions et donc de comprendre l'émergence, à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, d'une cartographie locale mathématisée. Les cinq dernières contributions de l'ouvrage s'intéressent plus précisément aux usages de cette cartographie, qu'il s'agisse d'aménager les fleuves, de trancher des conflits de délimitation, de concevoir de nouvelles fortifications, d'accompagner les récits historiques ou d'appuyer les rhétoriques urbaines.

Une lecture croisée de l'ensemble des articles permet également de formuler de nouvelles pistes de recherches. La première est relative au processus de diffusion sociale et géographique de la pratique cartographique. Plusieurs contributions montrent en effet qu'en fonction des espaces, le recours à la carte ne s'est pas développé au même moment ni pour les mêmes fonctions. J. Dumasy-Rabineau rappelle ainsi que la cartographie juridique fut particulièrement précoce en France, que les frontières étatiques étaient fréquemment cartographiées dans l'Empire et que la Grande-Bretagne se démarque par un usage renforcé de la cartographie d'arpentage. En Lorraine, Léonard Dauphant montre que la diffusion de la cartographie juridique est concomitante à la mise en place d'un pouvoir bourguignon influencé par les pratiques capétiennes de gouvernement. Expliquer les spécificités locales tout en

BIBLIOGRAPHIE

identifiant les acteurs ayant œuvré à la diffusion de la pratique cartographique en Europe est donc une piste de recherche prometteuse, faisant écho aux travaux menés par Nicolas Verdier sur l'émergence du « régime cartographique » ou de Benjamin Landais sur les littératies cartographiques des sociétés rurales aux époques modernes et contemporaines.

L'étude de la structuration du monde des cartographes constitue une deuxième piste de recherche stimulante. Si Rose Mitchell et Gaël Lebreton montrent en effet que les acteurs partageaient un certain nombre de savoir-faire et qu'une dynamique de professionnalisation était à l'œuvre (notamment en Angleterre), les contributions de Raphaëlle Skupien, C. Serchuk et Étienne Hamon montrent que les peintres étaient en réalité concurrencés par d'autres acteurs (religieux, notaires, arpenteurs, architectes, ingénieurs), porteurs chacun de pratiques spécifiques. Prendre la mesure de la variété des acteurs, étudier leurs interactions et la façon dont ils étaient perçus par les commanditaires permet d'expliquer à la fois la dynamique de professionnalisation des praticiens et le changement de paradigme qui s'opéra au XVI^e siècle.

Cette posture invite dès lors à interroger plus en profondeur les circulations s'opérant entre des univers cartographiques traditionnellement présentés comme séparés. Catherine Delano-Smith s'intéresse par exemple aux liens entre les pratiques chorographiques et géographiques, Armelle Querrien documente le développement de techniques de mesure dès la fin du XIV^e siècle, E. Vagnon se penche sur la rencontre entre la cartographie marine et fluviale, tandis que Paul Harvey appelle de ses vœux une étude approfondie des relations entre arpenteurs, producteurs de cartes locales et praticiens de la géographie savante. Interroger la circulation des

hommes, des savoirs et des savoir-faire entre des mondes sociaux dont on a longtemps postulé l'étanchéité constitue une voie prometteuse pouvant concourir au renouvellement de l'histoire de la cartographie.

Une dernière ligne de force ressort enfin de la lecture de cet ouvrage : l'attention portée à l'histoire sociale et culturelle de l'espace. Qu'il s'agisse d'étudier la construction des imaginaires urbains ou militaires (Christophe Speroni et Axelle Chassagnette), de mettre l'accent sur la construction et l'appropriation des territoires (Samantha Frenée, Françoise Michaux-Fréjaville, Sébastien Nadiras et Nathalie Bouloux), des rivières et des canaux (Thomas Horst et E. Vagnon) ou encore d'étudier l'évolution des représentations régionales comme le fait Judith Förstel, l'objet carte continue de nourrir les travaux des historiens de l'espace.

Quelques critiques peuvent cependant être émises vis-à-vis de cet ouvrage. La première tient à l'absence de bibliographie synthétique. Compte-tenu de la cohérence des contributions rassemblées dans ce livre, une sélection – en fin de volume – des principales références bibliographiques aurait été bienvenue afin de renforcer la portée de cet ouvrage. Non content d'être une somme d'articles, cette publication érige en effet l'histoire de la cartographie locale en champ de recherche, ce qui aurait justifié un meilleur traitement des références. Une seconde nuance tient à la tendance à survaloriser la rupture introduite par l'avènement de la cartographie d'ingénieur, faisant des mathématiques l'un de ses principaux critères d'évaluation. S'il est indéniable qu'une telle rupture a eu lieu – plusieurs articles cherchent d'ailleurs à expliquer ce phénomène – sa portée doit en effet être limitée. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, les militaires continuaient à lever des

cartes « à vue », perpétuant ainsi les pratiques héritées de l'époque médiévale. Par ailleurs, au sein même de la cartographie mathématisée, la majorité des détails topographiques étaient positionnés sans calculs préalables. Plutôt que d'analyser l'essor de la cartographie d'ingénieur comme une rupture nette, il pourrait être pertinent de s'intéresser aux hybridations de savoir-faire, de questionner la prévalence de la figure de l'ingénieur et de s'interroger sur la persistance des manières de faire aux périodes ultérieures. Enfin, la question des liens entre les cartographies locales et régionales constitue peut-être une des zones d'ombre de l'ouvrage. Si quelques contributions – comme celle de Catherine Delano-Smith – abordent ce problème de front, force est de constater que la différence entre les deux n'est pas toujours conceptualisée par les auteurs. À côté du critère distinguant les cartes chorographiques et géographiques sur la base de leur rapport au calcul et à l'instrumentation, un second critère pourrait être proposé, opposant les espaces perceptibles à l'œil de ceux qui ne le sont pas. Cette distinction permettrait peut-être d'affiner les analyses en proposant des typologies reposant sur les savoir-faire des cartographes.

En proposant de s'intéresser aux cartes locales du Moyen Âge et de la Renaissance, l'ouvrage dirigé par J. Dumasy-Rabineau, C. Serchuk et E. Vagnon ouvre donc un véritable champ de recherche. En œuvrant à la définition du corpus, en envisageant la variété des auteurs et des commanditaires, en détaillant les contextes et les finalités de production, ce livre stimulant constitue – comme le précise son titre – un jalon important pour une histoire des cartes locales en Europe.

Grégoire Binois

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES

<i>Judith Förstel (1970-2024)</i> , par Françoise Boudon et Dominique Hervier.....	291
La circulation des modèles en Francie occidentale au XI ^e siècle	
<i>Saint-Martin de Tours et les « églises de pèlerinage ». Du mythe à l'histoire</i> , par Éliane Vergnolle	293
<i>Géométrie du plan de quelques chevets à déambulatoire et chapelles rayonnantes du XI^e siècle</i> , par Robert Bork.....	331
<i>Regards croisés sur Saint-Paul de Cormery, Saint-Martin de Tours et Saint-Benoît-sur-Loire</i> , par Thomas Pouyet et Éliane Vergnolle.....	339
<i>A culture of copying: sketchbooks and sculpture in eleventh-century Francia occidentalis</i> , by Deborah Kahn.....	359
Bibliographie générale.....	381

ACTUALITÉ

Indre-et-Loire	
<i>La Riche. Nouvelles datations de la charpente et des planchers du château du Plessis-lès-Tours</i> (Lucie Gaugain).....	399
Lot-et-Garonne	
<i>Astaffort. La salle de Talzac, une maison-forte urbaine du milieu du XIV^e siècle</i> (Jean-François Grattieri et Pierre Garrigou Grandchamp).....	402
Seine-et-Marne	
<i>Venouse. La Grange des Beauvais de l'abbaye cistercienne de Preuilly</i> (François Blary et Anne-Marie Flambard Héricher).....	408

CHRONIQUE

Vitrail	
<i>Une nouvelle bordure de vitrail de Saint-Denis</i> (Thomas Clouet).....	413
Sculpture et épigraphie. XII ^e -XVII ^e siècle	
<i>Les vertus retrouvées des alphabets</i> (Yves Christe)	414
<i>L'abbaye d'Aniane (Hérault) : similitudes et comparaisons</i> (Andreas Hartmann-Virnich).....	415
<i>Polychromie des tombeaux médiévaux</i> (Jacques Moulin).....	416
<i>Sculpture funéraire en Lorraine au XVI^e siècle</i> (Geneviève Bresc-Bautier).....	418

Architecture et architectes. XII ^e , XVI ^e , XVII ^e , XIX ^e siècle	
<i>Reconstitution de l'église abbatiale romane d'Ebersmunster (Bas-Rhin) [Arnaud Ybert]</i>	419
<i>Jacques Androuet du Cerceau : proposition de datation pour le Livre des Temples et logis domestiques</i> (Samantha Heringuez).....	420
<i>Réflexions méthodologiques sur l'usage des archives notariales et dessins d'architecture au XVII^e siècle, entre Bretagne, Maine et Anjou</i> (Étienne Faisant).....	421
<i>Un grand architecte rhodanien en ses terres</i> (Bernard Berthod).....	421

BIBLIOGRAPHIE

Mottes castrales	
André Bazzana, <i>De terre et de bois, la « Poype »... de Bresse, Dombes et Val de Saône, X^e-XIII^e siècle</i> (Christian Rémy).....	423
Architecture princière	
Hervé Mouillebouche, <i>L'hôtel des ducs de Bourgogne puis logis du roi à Dijon</i> (Denis Hayot)....	424
Marc Favreau, <i>Le château de Cadillac. De la demeure du « demi-roi » au monument historique (fin du XVI^e siècle-début du XXI^e siècle)</i> [Étienne Faisant].....	426
Demeures urbaines	
Alain Nafilyan (dir.), <i>La demeure urbaine à pans de bois</i> (Julien Noblet).....	427
Architecture religieuse	
Laurence Baudoux-Rousseau et Delphine Hanquiez (dir.), <i>Les cathédrales d'Arras du Moyen Âge à nos jours</i> (Nicolas Asseray).....	428
Architecture classique en Normandie	
Étienne Faisant (dir.), <i>L'architecture en Normandie à l'âge classique (XVII^e-XVIII^e siècles)</i> [Denis Hayot].....	429
Cartographie	
Juliette Dumasy-Rabineau, Camille Serchuk, Emmanuelle Vagnon (dir.), <i>Pour une histoire des cartes locales en Europe au Moyen Âge et à la Renaissance</i> (Grégoire Binois).....	431
RÉSUMÉS.....	433
LISTE DES AUTEURS.....	438
TABLE DES MATIÈRES DU VOLUME 183.....	441
TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOM D'AUTEUR.....	445

LISTE DES AUTEURS

Nicolas ASSERAY, docteur en histoire de l'art médiéval ; **Bernard BERTHOD**, directeur du musée d'art religieux de Fourvière, Lyon ; **Grégoire BINOIS**, docteur en histoire moderne, Institut d'histoire moderne et contemporaine ; **François BLARY**, professeur d'histoire de l'art et d'archéologie du Moyen Âge, université libre de Bruxelles ; **Robert BORK**, professeur, School of Art and Art history, University of Iowa ; **Françoise BOUDON**, ingénieur de recherche honoraire, CNRS ; **Geneviève BRESC-BAUTIER**, conservateur général honoraire du patrimoine ; **Yves CHRISTE**, professeur émérite, université de Genève ; **Thomas CLOUET**, Architecte en Chef des Monuments Historiques ; **Étienne FAISANT**, chercheur associé, centre André-Chastel ; **Anne-Marie FLAMBARD HÉRICHER**, professeur émérite, archéologie et histoire médiévale, université de Rouen ; **Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP**, général de corps d'armée (Armée de terre), docteur en histoire de l'art et archéologie ; **Lucie GAUGAIN**, maître de conférences HDR en histoire de l'art médiéval, université de Tours ; **Jean-François GRATTIERI**, architecte DPLG ; **Andreas HARTMANN-VIRNICH**, professeur d'histoire de l'art et d'archéologie du Moyen Âge, Aix-Marseille université, LA3M – UMR 7298, Aix-en-Provence ; **Denis HAYOT**, docteur en histoire de l'art ; **Samantha HERINGUEZ**, maître de conférences en histoire de l'art moderne, université d'Artois ; **Dominique HERVIER**, conservateur général du patrimoine honoraire ; **Deborah KAHN**, associate professor, CAS History of Art & architecture, Boston University ; **Jacques MOULIN**, Architecte en Chef des Monuments Historiques ; **Julien NOBLET**, maître de conférences en histoire de l'art, université de Tours / Laboratoire Archéologie et Territoire – CITERES-LAT - UMR 7324 ; **Thomas POUYET**, archéologue à l'Institut national de recherches archéologiques préventive, CITERES-LAT - UMR 7324 ; **Christian RÉMY**, docteur en histoire médiévale ; **Éliane VERGNOLLE**, professeur honoraire d'histoire de l'art médiéval, université de Besançon ; **Arnaud YBERT**, maître de conférences en histoire de l'art du Moyen Âge, université de Bretagne Occidentale – UR 4451 / UAR 3554 CRBC.

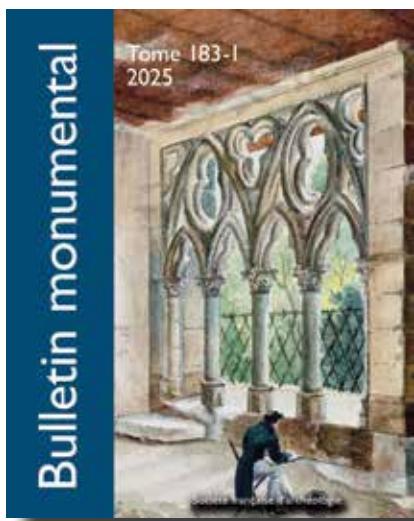


Les autres publications de la SFA sont également disponibles en vous adressant directement à la SFA

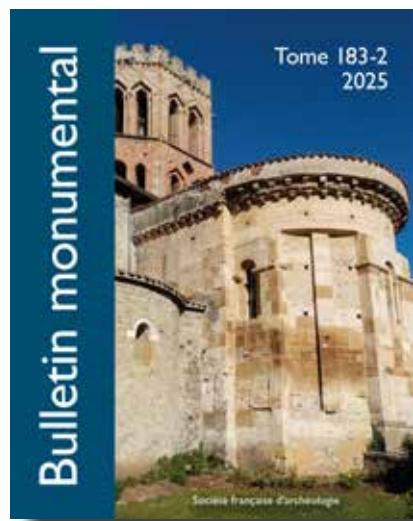
<https://www.sfa-monuments.fr/>

ou auprès de notre distributeur : les Éditions Faton
<https://www.faton.fr/Livres/Livres-partenaires/>

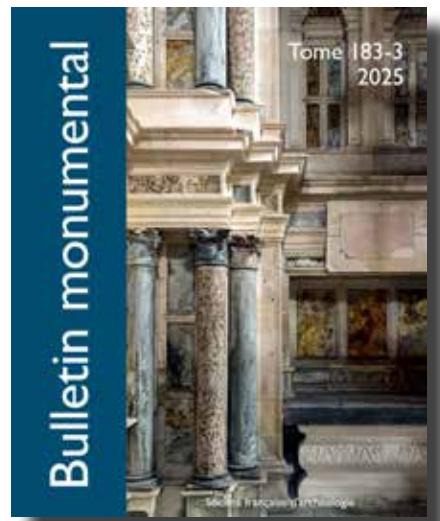
Numéros précédents du Bulletin monumental



Bulletin monumental
Tome 183-1
2025
22 x 27 cm
96 pages
94 illustrations en noir et blanc et en couleur
ISBN : 978-2-36919-211-4
Parution : avril 2025
Prix : 20 €



Bulletin monumental
Tome 183-2
2025
22 x 27 cm
96 pages
78 illustrations en noir et blanc et en couleur
ISBN : 978-2-36919-212-1
Parution : juin 2025
Prix : 20 €



Bulletin monumental
Tome 183-3
2025
22 x 27 cm
88 pages
96 illustrations en noir et blanc et en couleur
ISBN : 978-2-36919-213-8
Parution : septembre 2025
Prix : 20 €

Bulletin monumental | Tome 183-4 | 2025

| Revue trimestrielle consacrée au patrimoine monumental
du haut Moyen Âge à nos jours |

La circulation des modèles en Francie occidentale au XI^e siècle

Saint-Martin de Tours et les « églises de pèlerinage ». Du mythe à l'histoire
Éliane Vergnolle

Géométrie du plan de quelques chevets à déambulatoire
et chapelles rayonnantes du XI^e siècle

Robert Bork

Regards croisés sur Saint-Paul de Cormery, Saint-Martin de Tours
et Saint-Benoît-sur-Loire

Thomas Pouyet et Éliane Vergnolle

A culture of copying: sketchbooks and sculpture in eleventh-century
Francia occidentalis

Deborah Kahn

Actualité

Chronique

Bibliographie



ISBN : 978-2-36919-214-5



25 €

<https://www.sfa-monuments.fr/>